

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 47

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



LO VILHIO DÈVESÀ

BOUNA NE!

BIN vaitcè iena que Fridolin m'a contà l'autr'hi et que l'è onna tota ver-tàblia, du que n'èin sà min d'autre que de stausse.

Lo gros Jules de Velà-lè-Bèlosse et son garçon Christian ètant zu, lo derrà tsautein, vère l'ao modze pè l'è montagne derrà, su France, que cràio. L'ètai doù sàoro à l'ovràdo, et pouàvant bin s'accordà cliaa veryà, cà, vo séde, quand bin on è lo tseu de devant, on àme bin dèpllièh de temps à autro.

Quand l'è que l'ant zu bin martsì, sè sant trovà su cliào montagne dein on paì que cougnessant atant que se l'avant èta dein la lena. L'ètant dein d'ài boù, aò fin màitet. La né et la piodze ètant tsesà ein mîmo temps. L'ou'vra l'avai ennessà l'ao doù parapiodze qu'on arài djuvà duve terlupe (*tulipe*). L'ao pipe à couvè cliò ètant plleine d'idye et d'ou'ra. Einludzive à vo z'èborniclià. Quie! lo grand borgno né dein onna fustà d'idye.

Sant tot parài arrevà vè on bocon de carcagnou, iò l'avant marquà : *Auberge*. Lài manquève la màit d'ài ventau (*contrevents*). La carbatière ètai 'na vilhie sorcière que tot son tseuau ètai on tsat avoué on get crèvè et on tsin ài deint asse grante que d'ài z'atte de ratì. Sant tot parà entrà. L'ant fiè po demi-pot, mà quin penatset! la mon Dieu! On brèvon qu'on n'arài pas ousà baillà à cliào roudeu que vant pè l'è campagne pè l'è gros hivè. Et lo pout temps que botsive pas.

— Dite-và, so fà lo gros Jules, on ein a bins-tout prào de cliaa piodze. Ai-vo on pàilo po no reduire sta né?

— Quecha. Bâide voutra quartetta et veni avoué mè.

L'eimpougne on falot-teimpéta et l'ao fà montà amont d'ài z'ègrà ein boù, que ti l'è trài ein manquève ion ào doù et que Jules l'a risquà de sè rebedoulà dau'ra iàdzo. Lài avai ào coutset de cli galatà doù pàilo, asse minàbllo ion que l'è ài rancot. On lài eimpouèsenave lo pouné (*moisi*). N'ètai pas ice que la remasse avai aprà à dansi, à vère l'è motse et l'è z'aragne que lài sè trovàvant. Mà faillà dzoùre quie, ào bin reintrà dein l'è z'ludzo.

— Diéro no voliant-te cotà cliào doù palace que fà lo gros Jules, qu'è prào regardeint.

— Eh bin! so lài fà la vilhie, lo grand l'è on franc, lo petit on franc veingt.

— Va que sà de. On è dobedzì de l'è prendre, mà, dite-và, porquie lo petit pàilo è-te pe tschè que lo grand?

— Eh bin! a-te que, l'è bin simpllo. N'è rein qu'onna trappa à rat, adon la beto dein lo petit, cein fà veingt ceintimo de pllie. Comprein-de-vo? *Marc à Louis.*

Trop tard. — Un monsieur d'un certain âge se présente à la direction d'une maison de commerce.

— Pardon, monsieur! Pourrais-je parler un instant à Pierre Caillou, qui est apprenti dans votre maison? Je suis son grand-père.

— Tous nos regrets, monsieur! Vous arrivez trop tard. Il y a une heure, il nous a demandé congé pour aller à votre enterrement.

Paysages Jurassiens.

LA MAISON MONSIEUR

SUR ce grand plateau jurassien où les collines boisées se succèdent à l'infini, on voit tout à coup apparaître une cité aux toits rouges, aux rues larges et rectilignes, aux maisons carrées : c'est la Chaux-de-Fonds.

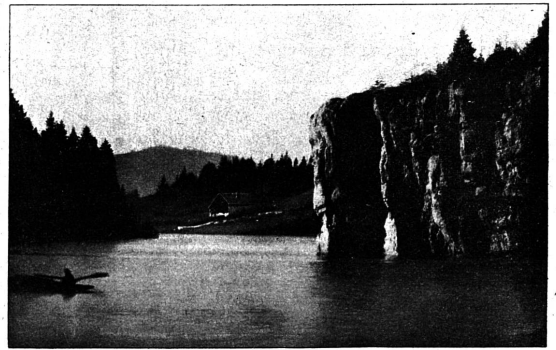
En ce beau dimanche d'été, la grande Cité horlogère est silencieuse. C'est à peine si l'on voit quelques promeneurs dans les rues et, dans certains quartiers, on prend le frais, sur un banc, devant la maison. Rien, dans l'attitude des passants ne trahit les préoccupations du jour, la crise, le chômage. Il semble qu'on veuille jouir pleinement de ce beau dimanche en renvoyant au lendemain les soucis et les difficultés. Et cependant, ces Neuchâtelois des montagnes ont le goût de la lutte.

De tout temps, ils ont cherché à maintenir leurs droits et ils ont rêvé de conquêtes nouvelles. On a souvent répété que « le Neuchâtelois était toujours à l'affût de droits nouveaux ». Et de fait, le jour où les conquêtes territoriales furent achevées, on l'a vu se tourner résolument vers l'industrie horlogère et se lancer à la conquête des marchés du monde. Ayant plus à négocier qu'à combattre, il est devenu précis, avisé et calme. Sa courtoisie et sa politesse étaient déjà connues du temps de Jean-Jacques Rousseau. Un autre écrivain, Gonzague de Reynold, constate le goût des Neuchâtelois pour les réalités concrètes, pour tout ce que l'on peut voir, compter et toucher. Cependant, le fait d'avoir vécu, des siècles durant, loin du monde, dans les vastes solitudes montagnardes, a donné à leur tempérament quelque chose de particulier. En politique comme en religion, ils ont des idées très arrêtées qui les rendent parfois intransigeants, voire même utopistes. Le Neuchâtelois des montagnes, qui souvent lutta pour son indépendance, est fortement attaché à son passé, à ses coutumes et à ses droits.

Quand on quitte la Chaux-de-Fonds pour gagner le Doubs et ses rives escarpées, tout de suite la forêt commence, une belle forêt où les hêtres mettent partout la tache claire de leur feuillage dans la sombre verdure des sapins. Une jolie route, toute en lacets, vous conduit, après bien des détours, à un site charmant, fait de calme, de fraîcheur et de silence, qu'on appelle « La Maison-Monsieur ».

Au pied des pentes rocheuses et toutes boisées, le Doubs s'élargit brusquement et forme une sorte de petit lac tranquille aux eaux sombres, sur lesquelles apparaît, de place en place, toute une floraison de nénuphars. Deux ou trois maisonnettes se dissimulent derrière le feuillage et, sur la grève étroite, une auberge accueillante reçoit les voyageurs. On s'assied autour des tables et, sous le feuillage épais des grands arbres, on déguste, à petites gorgées, ce vin pétillant de Neuchâtel dont la renommée n'est plus à faire.

Soudain, on voit surgir brusquement des ba-



teaux à rames qui glissent lentement sur l'eau calme. Ici, ce sont quelques « contemporains » en balade qui, après avoir savouré les truites du restaurant, ont voulu jouir de la beauté du paysage. De temps à autre, une voix s'élève pour fredonner un air connu, puis tout retombe dans le silence. Ailleurs, c'est un amoureux qui promène sa bonne amie. Bras nus, le corps penché en avant, il tire sur les rames et sourit à la belle enfant qui, de temps à autre, prend un peu d'eau dans le creux de sa main, pour la laisser retomber en perles d'argent sur la surface tranquille.

On n'entend pas un bruit, pas une clameur. Les visiteurs de ce site merveilleux ont à cœur de respecter le silence qui règne partout en ces lieux. Mais, quand le soleil descend et disparaît bientôt derrière les crêtes rocheuses, alors c'est un véritable branle-bas de départ. Une à une, les automobiles s'en vont, dans un grand bruit de klaxons, tandis que la « Maison-Monsieur », enveloppée dans les voiles du couchant, ferme ses volets comme pour mieux dormir.

Au sortir de la forêt, la nuit est venue. La grande cité horlogère apparaît de nouveau. Elle est tout illuminée, tandis que l'ombre s'appesantit sur les montagnes neuchâteloises.

Jean des Sapins.

LE CHIEN D'ARRÊT

MONSIEUR, me dit le personnage qui venait de me faire passer une carte sur laquelle j'avais lu :

PROSPER FIFRELIN
retiré des affaires

on m'a affirmé que vous aviez un remarquable chien d'arrêt et que vous consentiriez peut-être à le céder. Je suis prêt à le payer le prix qu'il vous plaira de me fixer, s'il est bon. Je viens de me retirer après une fortune faite assez rapidement : j'ai su mener ma barque sur les flots du « business », et je vous prie de croire que le bougre que vous avez devant vous n'est pas à plaindre. Désormais, je n'aurai donc plus que des loisirs ; j'ai l'intention de me livrer à la chasse comme le font tous les gens chic et toutes les personnes intelligentes. Mais, comme je n'aime pas perdre mon temps, je veux rapporter du gibier. Votre chien est-il vraiment ce que l'on peut appeler un excellent chien d'arrêt?

— C'est une « setter lavareck », mouchetée de noir, répondis-je. Elle quête parfaitement. Elle